

Ce qui fait l'importance de cette bataille parmi tant d'autres, livrées héroïquement contre l'occupation française au Moyen Atlas, c'est sans doute sa relation historique avec un certain Sidi El Mekki Amhaouch.

C'est une bataille gravée à jamais dans l'imaginaire collectif des habitants des contrées de l'Atlas Central et autour de laquelle sont construites des légendes et dont l'oralité en a gardé une foisonnante poésie épique dont la célèbre *tayffart* contre **Sidi El Mekki**, ce même personnage auquel on l'associe toujours.

En effet, après la mort des grands caïds, leaders de la résistance armée contre l'occupation française dans toute les contrées du Moyen Atlas tels Sidi Rahou, Moha ou Hamou, Moha ou Saïd - pour ne citer que ceux-ci- tous ceux qui ont refusé la soumission avaient rejoint un guide spirituel, le chef de la confrérie des Imhiouachs, en l'occurrence Sidi El Mekki. Désormais, c'était autour de ce saint marabout, dans les cimes des montagnes de l'Atlas, que s'étaient amassés tous les dissidents et leurs familles ; il leur avait promis une victoire certaine sur les envahisseurs et constituait leur ultime recours et cristallisait leurs espoirs. « Mon père Sidi Ali, leur disait-il, m'a légué une cartouche magique qui ferait tomber le mécréant aroumi et ses acolytes au moment opportun »⁷.

Cependant, après tant de souffrances, tant de maux et de malheurs, après tant de déplacements, pendant des années durant, et surtout après un long et infernal siège à Tazizaout sous un déluge d'obus et un crachat continu et systématique de feu, jour et nuit, Sidi El Mekki se rendit et ainsi, de la victoire promise et tant attendue, il n'en fut rien. Pire encore, il accepta, « traîtreusement », le poste administratif de Caïd des Aït Soukhmaneque l'ennemi lui avait, machiavéliquement, proposé.

Dans un lyrisme indescriptible, le poète (anonyme) retrace, avec amertume, les péripéties de cette malencontreuse aventure où, non seulement la supériorité de son ennemi était venue à bout de ses forces, mais où son propre guide l'avait tourné en dérision en se ralliant à l'ennemi.

Cette épopée relate non seulement des événements tragiques, mais exalte des sentiments de déception, de frustration et de trahison dont furent victimes les compagnons de Sidi El Mekki. Ce dernier marqua par ce geste « abominable », une ère nouvelle dans l'histoire hagiographique de cette région où les saints et les marabouts avaient pourtant, pendant longtemps, une influence considérable.

Dans ce poème, deux symboles sont inextricables de la conscience collective de toute une contrée : Sidi El Mekki et Tazizaout ; ils ramènent dans les bas fonds de l'histoire réelle du pays et la font revivre. Mais surtout la font goûter parce que dite poétiquement de la bouche de ceux qui l'ont vécue et qui l'ont faite même. C'est le cri d'une âme blessée, profondément touchée dans son honneur et son orgueil. Le seigneur des montagnes, *elbaz*, l'épervier, c'est-à-dire le libre amazigh, devait, pour la première fois dans son histoire, être atteint jusque dans ses sécurisantes montagnes, vaillamment défendues des millénaires durant.

Dans ce poème, le poète (ou les poètes amazighs) pleure ses déboires, essaie de conjurer son sort et sait que seule sa langue, sa consolation de toujours, peut le hisser et l'éloigner des marécages morbides vers lesquels son ennemi voulait l'entraîner :

1. inna-wen sidi lmekki iⵏfa rebbi awriw ang tiⵏyyadin
2. zziġed tawargit ayd wargan ad ig leqqayd n-ayt buḥuĤ !
3. inna-wen sidi lmekki addawix arraw n-id,an ad- issen lahax
4. imil awined warraw n id,an arraw n sidi lmekki ad issen lahan !

5. inna-wen sidi lmekki tella ġur-i taddewatt iweĀĀa-yi baba

6. allig tti fatšen afin-nen aynna s ur tamend a updiddu.

7. inna-wen sidi □i irfsan n sidi lmekki as ur- enn uggix

8. umma qqublex tig^wmma-nnun ammi išemnd, u ferran n-ububal

9. ur sar-šmi ttux hatin illa wġfenni-nnem a tazizaut dig-i

10. unna izĒan ašlu ad ur iĀexĀaĒ i wsexman awal nna gan

11. ullah ur ssiridx ula kksex i(y) ixf azzar meqqar llan ilihan

12. llig ddix ar tanut n bu wurg□aydex-d ad ix aswwagi !

13. ur ax-d yiwi wberrad ula lempibba n-lmal a rebbi is di ddix bla ġerrada

14. ana bellah u ššre□ xur-aš a le□đab att gerd iĀefd,awen dig-i !

15. ur da ittasi lġeššan g-ulli ġas tenna mid irċem umeksa zik

16. umma nekkinn iġġef-inn ug^wrram allig iĒġa wass pmun imudil !

17. tut-i ġġeyyaĒa Āberxas i- laz Ēċan lanfid, aqqešmiĒ nniġ-i

18. xlant wulli xlan il^wġman x^wlan izzyarr n zeryin y tizi

19. iddad □ibuš yaf aruku n- tbawin ttun nnabi

20. g-i tilg^witt ad zrix i □ċəayn xu-yi smun a rebbi d- □ibuš !

21. ullah □ad,im mš da smrarax ġas awal n waskka dat- rebbi

22. umma le^lwil amm tin u^uÄe^{ff}ta illa wass n- imiqq d wass n-šigan.

23. a wayd yufan yan unždi iddan ġer isyyabin ali ur da tergiggin

24. ad as-en yini wtat apešlaf cċat aqqwaw ula aššemrir n-wudaj !

25. a fad n-dilli g-da ttawix ixw walu-šm a tamer^lff nniġ-i

26. assa da y ikkat umxezni ar as ttenix sidi sidi ur-t ig-i

27. ad-as ig amuttel i fte^čman imšinna-t iga i lqqebġannetta d-^libus

28. llig-d ihezza (y) ixw i yits ixamen aderr-ed i yits allig mqaddan!

29. meqqar ilaqq uryaz ig tni ran ininas-en daba

30. dat-ggax aryaz ard d,-awd,ex imi- llbiru ix amm uwžil

31. inna-wen sidi lmekki aya urt-i rix sidi rebbi ištabit

32. kkix anergi kkix pemdun d waddax mi qqarr lġazi

33. ġas is tx^wlam a midden šigan nn- wawal xef- ug^wrram

34. umma netta (y) ačmil ayd gan i šigan !

35. i^lfa rebbi tturpemn imettin ġġawnn winna d irapen xizzu

36. isul ad ax ismun umeksa, nsul ang yan umuggu. !

Traduction

1. Sidi El Mekki vous a conviés à la fête
2. Mais c'est du poste de caïd qu'il rêvait au fait !

3. A l'ennemi, il promettait le ridicule !
4. Mais l'ennemi ridiculisa ces propres fils !

5. Il prétendait détenir de son père une quelconque vertu ;
6. Et les événements l'ont mis vite à découvert.

7. Dans sa tombe Sidi Ali se remua de ces méfaits ;
8. Impuissant à vos martyres et tragédies !

9. Ô Tazizaout ! J'entends toujours tes fracas en moi retentir !
10. Et seul celui qui était à Achlou peut les ressentir.

11. Nulle fête ne me fera ôter le deuil que je te porte
12. Maintenant que je suis soumis et devenu muletier !

13. Ô Dieu ! Vous voyez que par force me suis soumis ;
14. J'en appelle à votre Clémence pour être des élus du paradis.

15. Seuls les serviteurs du mécréant ont l'âme malade ;
16. Moi je me suis rendu après tant d'évasions et de cavales.

17. A la famine et aux bombardements ai résisté !
18. Plus rien de ce que je possédais ne m'est resté.

19. Pour être nourris, les renégats ont dénié le prophète ;
20. Que Dieu m'épargne d'être leur acolyte !

21. A présent c'est à la grâce divine que j'aspire ;
22. En moi, l'au-delà prévaut cette vie éphémère.

23. Je voudrais tant savoir si les mutins tiennent bon encore.
24. Qu'ils se nourrissent mal et qu'ils restent loin des Roumis !

25. Je regrette les temps où je vivais sans contrainte !
26. A présent au Moukhazni qui ne l'est guère, je dis maître !

27. Que mon malheur vous accable : interprète, capitaine et Alibouch :
28. Sur un pied d'égalité vous avez mis nobles et ignobles familles !

29. Dignitaire que puisse être quiconque, à vos ordres il se plie !
30. Dussé-je être courageux, orphelin je deviens devant votre autorité !

31. Sidi El Mekki regrette que cela puisse lui arriver !
32. Il a été jusqu'à Anergui, Hamdoun voire jusqu'au lieu-dit Oulghazi !

33. N'a-t-on pas à tort du Marabout tant médit ?

34. Nombreux sont ceux qui lui doivent la vie !

35. Réjouissons-nous de la paix ! que Dieu ait les morts en Sa miséricorde !

36. Nous formerons tous un même troupeau et un même guide nous aurons !

Dans ce poème, neuf distiques (1 et 2 - 3 et 4 - 5 et 6 - 7 et 8 - 31 et 32) sont débutés par l'expression *inna-wn* (=il vous disait ou il vous a dit) ; et par cette expression, le poète, tout en rappelant les événements à travers les dits de Sidi El Mekki relie le passé au présent, en mettant en scène Sidi El Mekki et ses fidèles. Par cette représentation, il implique également l'auditoire que cette expression semble interpeller pour le tenir en témoin devant ces faits.

Dans sa forme temporelle, cette expression fait donc remonter le courant de l'histoire dans un double sens : l'histoire coloniale du pays et cette histoire tragique d'un groupe humain abandonné et trahi par son chef ; c'est donc à une approche psychologique où sont décrits les comportements et les attitudes dans leur diversité, que convie ce poème voulant tenir en témoin par cette expression.

Dans ces mêmes distiques, on peut aussi déceler la présence d'une double voix, cette voix qui vient appuyer et compléter la première qui rappelle et qui raconte. Cette deuxième voix vient pour accuser, crier, désapprouver. De ce fait, la représentation est presque théâtralisée: chaque distique est formé de deux parties où la seconde vient compléter la première. Nous sommes devant une fresque où les événements s'affrontent pour contourner la nature humaine dans sa pluralité où s'affrontent inlassablement les intérêts comme ceux ici de Sidi El Mekki et ses fidèles.

Cette expression *inna-wn* trouve également sa légitimité dans l'oralité amazighe qui en use pour dire, raconter, exprimer et s'exprimer. Mais dans ce poème, elle dépasse cette fonction énonciative et pragmatique, elle devient culturelle : c'est surtout d'un engagement qu'il s'agit ici : en disant, l'homme s'engage, il engage sa parole, son honneur : « Sidi

El Mekki disait... ». Il s'agissait dans ses dits de serment, de « parole donnée », et d'engagement, d'un contrat fiduciaire entre un chef et ses subalternes, ses fidèles. Son emploi itératif est une énumération des engagements de Sidi El Mekki, de ses dits, de ses commandements mais aussi, de ses désengagements et de ses justificatifs après sa reddition. Trois promesses dans les trois premiers distiques :

-i□fa ëebbi awriw ang ti□yyadin (V1)

-addawix arraw n- id,an ad-issen lahax (V3)

-tella ġuĒ-i taddwat iweĀĀa-yi baba (V5)

Trois dits, trois promesses, mais avérés faux par la suite ; ceci exaspéra la colère du poète et amplifia son amertume : Sidi El Mekki a capitulé, il s'est rendu et s'est soumis, il devient même Caïd du Makhzen. La déception atteint son paroxysme, elle dépasse celle de la défaite, de l'humiliation, elle devient trahison et trahison. C'est ce que le poète crie dans cette deuxième voix dans la suite de chacun de ces distiques. A chaque « dit », à chaque « promesse », il oppose une réplique qui débute par une expression d'opposition :

zzi□ = cependant (1^{er} distique)

imil = or - mais (2^{ème} distique)

alli-g : expression temporelle voulant dire « au moment où » mais dans un sens d'opposition (3^{ème} distique).

Par ces expressions, le poète lui-même essaie de trouver une explication à ce désastre, à ce qui a pu constituer le revers d'une situation : comment cela pouvait-il arriver si Sidi El Mekki n'avait pas eu, dès le départ, le dessein de devenir Caïd ? Sidi El Mekki ne les avait-il pas manipulés (ses fidèles) ? N'avait-il pas, en les entraînant avec lui, monnayé au plus fort prix leur naïveté pour obtenir ce qu'il aurait manigancé depuis ?

zziġ d- tawargitt ayd wargan adig leqqayd naye buḫuē (V. 2)

(Au fait c'était d'un poste de caïd des soumis qu'il rêvait)

De ses souvenirs, le poète évoque Tazizaout et lui fait la promesse de la graver à jamais dans sa mémoire. Il fait cette promesse et celle du deuil qu'il jure de porter à jamais pour nous dire l'importance de cet événement historique :

ur sar šmi ttux hatin illa w□□enni-nnem a tazizaut dig-i (V9)

ullah ur ssiridx ula ksex i- yxfazzar meqqar llan ilihan (VII)

Il évoque donc Tazizaout, non seulement comme simple lieu, mais comme un symbole de résistance, où la détermination était sa véritable arme, vu l'inégalité des forces mais où les chances étaient presque égales de par la foi et la croyance en une victoire jugée acquise *a priori* de par leur statut de moudjahiddines que leur attribuait Sidi El Mekki.

Le poète décrit le siège, décrit l'ampleur des combats, non pas pour faire de l'histoire, mais pour contrarier celle-ci, pour montrer cette souffrance qu'aucun historien, si objectif soit-il, n'aurait pu décrire avec fidélité.

Les bourdonnements des combats les tiennent toujours attachés à cet endroit et de là à un temps, à un moment, à une tranche importante de l'histoire du pays :

unna izĒan aklu adur is,exs,aĒ i usexman awal nna gan (VI)

Mais Tazizaout, c'est aussi une fin, un tournant décisif dans la vie aux yeux du poète. Tazizaout est tombée et c'est la fin de tout un parcours ; c'est le début d'une ère avec tout ce que celle-ci a entraîné malencontreusement dans la vie d'un peuple. La vie du poète n'est désormais que deuil et tristesse (vers 11) et aucun événement, heureux soit-il, n'éveillera plus désormais son enthousiasme à la joie et à la fête.

Après ces cris de tristesse et d'amertume, le poète veut se justifier vis-à-vis de Dieu auquel il se résigne et qu'il prend en témoin pour se laver de toute compromission avec l'ennemi qu'il côtoie désormais dans son quotidien. Il l'implore pour que sa foi soit considérée dans sa pureté, intacte et inébranlable ; il veut tant camper dans sa position

de croyant imperturbable pour ainsi être parmi les élus de Dieu, ceux qui échapperont aux supplices de l'enfer :

ur axed yiwi wbarrad ula Impibba -llmal a rebbi is di ddix bla ġeĒĒada
(V13)

Mis devant le fait accompli, il implore donc la miséricorde divine. Et de cette miséricorde divine, il en est presque sûr. Il le dit en usant d'une expression très imagée que seuls les initiés peuvent saisir dans sa profondeur. Cette image puisée dans le monde pastoral est à comprendre d'ailleurs dans un double registre :

ur da yttasi lġeššan gg-ulli ġas tenna mid irċem umeksa zik (V15)

umma nekk in ġfinn ug^wrram allig iĒġa wass pmun imudil (V16)

Dans le sens dénotatif, seuls les moutons mal gardés risquent cette maladie survenant au printemps à cause de la rosée matinale et dont la règle consiste pour les éleveurs à les enfermer leur troupeaux jusqu'à l'évaporation totale de toutes les gouttelettes de la rosée printanière dans les pâturages, c'est-à-dire qu'il faut éviter de faire paître ses moutons tôt le matin.

Dans le sens connotatif, le vocable « pasteur » dans son double sens de berger et de prêtre, est magnifiquement exploité par le poète qui veut se déculpabiliser et qui clame, à travers cette image, son innocence faite de naïveté et de candeur. Il transpose l'image du saint Marabout, ⵎⴰⵔⴰⵔⵓⵜ en tant que guide et gardien de la foi, vers celle du berger qui a, pendant longtemps, éloigné son troupeau des pâturages insalubres.

Dans sa deuxième isotopie, on comprend bien que le marabout, le pasteur (dans son sens religieux), a éloigné, autant que possible, ses fidèles des mécréants et leur a, de ce fait, permis de garder inaltérée leur foi et a veillé à la pureté de leur âme. Le poète rejette ainsi toute responsabilité en ce qui lui arrive après sa soumission forcée : il a fui derrière Sidi El Mekki, a combattu avec acharnement et a inlassablement résisté. Que Dieu en soit témoin ! Il n'est pas parmi les premiers rendus, ceux ayant répondu au premier appel du

Chrétien : lui, il est le dernier à se rendre, à se soumettre ; il est venu ou plutôt revenu lorsque pour lui, il n'y a plus de refuge et sa foi est suffisamment consolidée :

irğa wass pmun imudil (V16)

Le compte en est ainsi rendu dans un champ sémantique fait de métaphores filées empruntées au monde rural et rustique : « je suis venu lorsque le jour s'est bien levé, quand le soleil est déjà chaud ainsi que la forêt même malgré ses ombrages », c'est-à-dire lorsque la guerre des positions a eu lieu.

Pour justifier davantage cette innocence et la miséricorde divine à laquelle il aspire, il (le poète) retrace le martyr qu'il a vécu : les bombardements intensifs dont il était la cible, l'extermination totale de son bétail et la perte de tous ses biens :

tut-i tteyyaĒa s,beĒx-as i- laz eĉan lanfid, aqçešmiĒ nnig-i(V17)

x^wlant wulli x^wlan ileĝ^wman x^wlan izzyarr nzeryin g- tizi (V18)

Et pour arriver au comble de sa blessure, le poète émet un regret, celui d'une époque perdue, une époque révolue, celle de sa liberté, celle des moments où il était maître de lui-même et roi dans ses montagnes où sa propre force le protégeait. Aujourd'hui, il est soumis à un pouvoir qui l'écrase physiquement et moralement. Il est soumis au Makhzen qui a légué son pouvoir à ceux qui ne le méritent pas, ceux qui humilient les « vrais hommes », les braves d'antan, et qui honorent les minables. Il crie donc rageusement cette situation perverse où les rôles sont inversés :

a fad n-dilli- g dattawix ix f walušem a tameĒaġġ nnig-i(V25)

assa da-yi ykkat umxezni ar-as ttenix sidi sidi wrt i gin (V26)

Aujourd'hui les dignitaires de jadis sont devenus, par la perversité de la situation, la risée des minables, des vauriens. Mais cette blessure est à la fois physique et morale car elle ne se contente pas de malmener les corps mais aussi de bouleverser un ordre social constituant la trame d'une entité enracinée et persistante grâce à un ensemble d'us et de

coutumes longtemps défendues. Cette force extérieure que constitue l'occupant français vient pénétrer cet enclos où tout commence à seffriter.

Cependant, dans cette représentation, dont on a déjà dit qu'elle était presque théâtralisée, une voix s'élève subitement de l'intérieur du poète et l'invite à se rendre à l'évidence. Cette voix l'invite à regarder les faits en face et à juger sagement les actes de Sidi El Mekki, à les voir sous un autre angle : ce personnage entaché de toute sorte de ridicule et auquel on a fait tant de reproches n'avait-il pas finalement raison ? Sa décision de se rendre ne constituait-elle pas la sagesse d'un grand chef ? Sa soumission, sa volte-face ne méritent-elles pas une réflexion très profonde pour en saisir l'essence et la vraie portée ?

